

LE RÉVEIL
D'ÉPIMÉNIDE À
PARIS.

COMÉDIE EN UN ACTE, EN
VERS.

CARBON DE FLINS, Claude de
1790

LE RÉVEIL
D'ÉPIMÉNIDE À
PARIS.

COMÉDIE EN UN ACTE, EN
VERS.

PAR M. DE FLINS

Chez MARADAN, libraire, rue Saint André des Arts, Hôtel de
Château-Vieux. À Nates, chez LOUIS, libraire, À BRUXELLES,
chez LE CHARLIER, Libraire, successeur de DUJARDIN.

1790

AVERTISSEMENT

Cette petite pièce a été accueillie avec bonté. Le seul rôle de Censeur a excité quelques murmures. On a trouvé de l'exagération dans ce trait, « Je ne sais pas écrire » ; je n'ai qu'un mot à répondre : je connais l'original que j'ai voulu peindre, et si je le nommais, je ne trouverais plus de contradicteurs.

Après la huitième représentation du « Réveil d'Épiménide », on a donné sur le Théâtre de Monsieur une comédie épisodique intitulée l'« Épiménide français » ; cette pièce n'est autre chose que le « Réveil d'Épiménide » arrangé pour un théâtre de foire ; on a tout pris, le sujet, les personnages, les scènes, et mêmes des vers : j'étais à la première représentation, et j'ai beaucoup applaudi ; mais j'en avais honte, car c'était applaudir à ma pièce. Je me trouvais à côté d'un bel esprit attaché à ce théâtre ; lorsque le paysan dit ce vers :

« Nous avons lu les droits de l'homme ; » ?

Le bel esprit s'écria : « Non, il n'y a rien d'égal à cela dans l'Épiménide qui de donne aux Français » ; cela peut être, mais ce vers est copié mot pour mot dans le Réveil d'Épiménide.

L'auteur du Théâtre de Monsieur a gardé l'anonyme ; mais c'est, dit-on, un ancien auteur des Boulevards : si cela n'est pas, cela doit être. Messieurs les Auteurs de la Chronique de Paris, dont le journal est à la fois équitable et piquant, ont bien voulu faire la plupart de ces remarques.

Tous les autres journalistes ont dit que le vol était permis depuis les jours de la liberté ; et ils ont jugé que pour l'esprit, le goût, la mesure et le style, l'« Épiménide du Théâtre de Monsieur » était fort supérieur à celui du Théâtre de la Nation. Ce jugement ne m'a ni fâché ni surpris ; je n'ai point été humilié par la préférence, je n'aurais pu l'être que par la comparaison.

Il existe, dit-on, deux autres « Épiménides » ; l'une est de Poisson, et l'autre du président Haynaut : je ne les ai pas lus ; et je ne connais de comédies épisodiques que « Les Fâcheux » de Molière, le « Mercure Galand » de Boursault, et deux charmantes pièces de La Harpe, « Les Muses rivales » et « Molière à la nouvelle Salle. »

Quelques gens trouveront peut-être un peu d'Aristocratie dans la scène du Délateur ; mais les bons esprits et les gens vraiment courageux m'en sauront gré ; nous sommes assez puissants pour pardonner : au jour du combat, le courage est dans l'audace ; au jour de la victoire ; il est dans la « Modération ».

C'est ce même esprit qui conduira toujours ma plume dans l'ouvrage périodique si fidèle au titre de « Modérateur ». Quelques gens ont pensé que ce titre ne convenait pas à un journal rédigé par un grand poète ; mais ils ne sont pas trompés. M. de Fontanes confirme tous les jours cette vérité que les esprits les plus élevés sont aussi les plus sages, tandis que les esprits médiocres et les hommes sans caractère,

n'ayant point d'assiette par eux-mêmes, sont entraînés par les événements et l'esprit public, vers ces deux extrêmes, plus voisins qu'on ne croit, la licence ou la servitude.

ACTEURS

ÉPIMÉNIDE, habillé comme au siècle de Louis XIV, joué par M. St. Fal. .
ARISTE, joué par M. Naudet.
JOSÉPHINE, fille d' Ariste, joué par Mme. Petit.
D'HARCOURT, amant de Joséphine, joué par M. Talmat.
Mme. BROCHURE, joué par Mlle. Joli.
GORGI, faiseur de feuilles, joué par M. Dazincourt.
FATRAS, Avocat-Général, joué par M. Dugazon.
UN ABBÉ, joué par M. Dazincourt.
RATURE, censeur royal, joué par M. Vanhove.
CABRIOLE, maître à danser, joué par M. Dugazon.
CRISANTE, gentilhomme breton, joué par M. Larochelle.
NICOLAS, paysan, joué par M. Bellemont.
Un Capitaine, joué par M. Champville.
Un Grenadier, joué par M. Gérard.
Un Soldat, joué par M. Marchand. En uniforme de la Garde Nationale.

La scène est aux Tuileries.

SCÈNE PREMIÈRE.
Ariste, Joséphine, D'Harcourt.

JOSÉPHINE.

Et c'est aujourd'hui qu'il s'éveille ?

ARISTE.

Oui, ma fille, dans un moment.

JOSÉPHINE.

Depuis plus de cent ans vous dites qu'il sommeille !

ARISTE.

Je vous l'ai dit, ma fille.

JOSÉPHINE.

5 Ho ! c'est bien surprenant,
Mon père ; et vous nommez cet homme....

ARISTE.

Epiménide ;
Il ne craint point les traits de la Parque homicide.
Lorsqu'il a vécu quelque temps,
Il s'assoupit ; pendant cent ans,
Le sommeil auquel il se livre
10 L'entoure de pavots sans cesse renaissants.
Il se réveille alors et recommence à vivre.
Du monde qui varie il voit les changements.

D'HARCOURT.

Il en a vu beaucoup !

ARISTE.

Il a vu dans la Grèce
La perfidie et la faiblesse
15 Remplacer les mâles vertus
Qui, des Persans soumis, la rendirent maîtresse.
Il a vu s'élever les murs de Romulus,
Il vit la liberté sur les pas de Brutus,

Venger le trépas de Lucrece ;
20 Il vit cette cité, si longtemps chère à Mars,
Rome, qui cinq cents ans n'avait point eu d'émule,
Régner par les vertus, la victoire et les arts,
Et ce sceptre, si grand dans la main des Césars,
Tomber dans les mains d'Augustule.
25 C'est en France surtout qu'il vit en peu d'instant
Les moeurs et les événements
Se succéder toujours l'un à l'autre contraires,
Et le trône flotter sans bornes et sans barrières,
Entre le Monarque et les Grands ;
30 Parmi les nobles fous qui suivaient les croisades,
Tous les excès s'unir à la dévotion,
Et le refrain d'une chanson
Se mêler au bruit du canon
Qui défendait les barricades ;
35 Il a vécu naguère en ces jours si fameux
Où brillèrent Condé, Turenne et la victoire,
Où Louis fit servir ses peuples à sa gloire,
Immola tout pour elle, et ne fit rien pour eux,
Admiré des sujets qu'il rendit malheureux.

JOSÉPHINE à d'Harcourt.

40 Cet homme, cher d'Harcourt, doit bien savoir l'histoire !

ARISTE continuant.

Epiménide a vu ce siècle trop vanté ;
Il va se réveiller ; quelle métamorphose !
Moins d'éclat, plus de vérité,
Le deuil de la sottise et de la vanité,
45 Et le peuple à la fin compté pour quelque chose,

JOSÉPHINE.

Combien il me tarde de voir
Un si singulier personnage !
Mon père, dites-moi quel âge
Croyez-vous bien qu'il peut avoir ?

ARISTE.

50 Mais cinq à six mille ans,

JOSÉPHINE.

Il est épouvantable, Il va me faire peur.

D'HARCOURT.

Non, il ne vieillit pas.

JOSÉPHINE.

Ainsi qu'à la vieillesse échapper au trépas ;
Mais c'est tout-à-fait agréable.

À Ariste.

Vous allez le chercher ?

ARISTE.

J'y cours. Tu peux m'attendre aux Tuileries.

JOSÉPHINE.

55 Ici seule...

ARISTE.

Un époux...

JOSÉPHINE.

Ce n'est que dans deux jours,
Et je crains les plaisanteries.

D'HARCOURT.

Que pouvez-vous craindre avec moi ?

SCÈNE II.

Joséphine, D'Harcourt.

JOSÉPHINE.

Tenez, mon cher d'Harcourt, soyez de bonne foi :
Mon père plaisante et badine,
60 Et bien loin d'être mou appui,
Je vois très clairement que, d'accord avec lui,
Vous vous moquez de Josephine.

D'HARCOURT.

Un père, un époux, un amant,
Sont ceux que votre coeur soupçonne ;
65 Cela s'appelle assurément
Ne s'en rapporter à personne.

JOSÉPHINE.

Ha ! Surtout ne vous fâchez pas,
Cela m'attriste et m'intimide ;
Mais comment cet Epiménide,
70 Que ne peut frapper le trépas,
Fut-il gardé chez nous avec tant de mystère,
Le temps que dura son sommeil,
Et qui put avertir mon père
Du jour précis de son réveil ?

D'HARCOURT.

75 Il était dès ce temps ami de la famille,
Et d'un de vos aïeux dût épouser la fille,
C'est, je m'en souviens maintenant,
Celle dont le portrait charmant,
(Elle fut peinte alors au sortir de l'enfance),

80 Nous présente avec vous beaucoup de ressemblance.

JOSÉPHINE.

Cela peut devenir plaisant.

D'HARCOURT.

Ainsi chez votre aïeul, le jour du mariage,
Il tomba tout-à-coup dans les bras du sommeil ;
Depuis, dans la maison, il resta pour otage,
85 Et comme il dort cent ans, ni moins, ni davantage,
Votre père a prévu l'instant de son réveil.

JOSÉPHINE.

Je commence à trouver tout ceci très croyable,
Et cela peut, dans un moment,
Me donner devant vous le divertissement
90 De quel qu'aventure agréable.

D'HARCOURT.

Une aventure ?

JOSÉPHINE.

Assurément ;
Car, puisque je ressemble à celle qui fut chère
A notre illustre revenant,
Il va m'aimer en me voyant,
95 Et je saurai bientôt ce qu'était un amant
Dans le siècle de ma grand-mère.

D'HARCOURT.

Mais, Joséphine, y pensez-vous ?

JOSÉPHINE.

Oui Monsieur ; point de jalousie :
Vous êtes mon amant et non pas mon époux ;
100 À ce titre il faut filer doux,
Et même vous prêter à la plaisanterie :
D'abord, je veux que tout le jour,
Aux yeux du revenant, vous passiez pour mon frère,
C'est à lui seul que je veux plaire ;
105 Abstenez-vous surtout de me faire la cour,
Sinon je romps l'hymen qu'a projeté mon père.

Ils vont se promener dans l'éloignement.

SCÈNE III. **Épiménide, Ariste.**

ÉPIMÉNIDE.

Combien j'aime à revoir ce jardin enchanté,
Que pour le grand Louis le Nôtre avait planté !
Pour moi, j'ai toujours regretté,
110 Qu'à ce palais superbe, à ces nobles murailles,
Louis-le-Grand, avec sa Cour,
Ait préféré pour son séjour,
Le triste château de Versailles.

ARISTE.

En ce cas, réjouissez-vous,
115 Un de ses descendants, l'idole de la France,
Est venu vivre parmi nous ;
Après quelques moments de trouble et de licence,
Son auguste et douce présence,
Apporte le bonheur à son peuple calmé ;
120 Il ne s'entoure point d'une garde étrangère,
Au sein de ses enfants, que peut craindre un bon père ?
Plus on le voit de près, et plus il est aimé.

ÉPIMÉNIDE.

Ainsi donc a péri cette pompe orgueilleuse,
D'un Roi qui, dévoré de chagrins et d'ennui,
125 Mit toujours sa grandeur entre son peuple et lui.

ARISTE.

Notre Prince dédaigne une Cour fastueuse.
Son Peuple est son plus ferme appui.

ÉPIMÉNIDE.

Je le vois, la France est heureuse,
Et l'on a de vos jours détruit tous les abus.

ARISTE.

130 Mais beaucoup.

ÉPIMÉNIDE.

Près d'ici j'aperçus tout à l'heure,
Des hommes qui marchaient modestement vêtus,
Les bourgeois pour les voir, sortant de leur demeure,
S'écriaient : "Les voilà ces sages Citoyens, "
De l'État et du Roi les plus fermes soutiens !"

ARISTE.

135 On doit bien cet hommage à leur vertu suprême.
Comment ne pas bénir ceux dont le nobles voix,
Aux peuples opprimés ont rendu tous leurs droits ?

ÉPIMÉNIDE.

Les Courtisans ont donc bien changé de système !
Ne vous trompez-vous pas ?

ARISTE.

140 Vous vous trompez vous-même,
Ce ne sont point ses Courtisans,
Que consulte un Monarque sage

ÉPIMÉNIDE.

Mais ce sont donc les Parlements ?

ARISTE.

Les Parlements ? Pas davantage !

ÉPIMÉNIDE.

145 Tous ces faits sont bien surprenants ;
Quel est donc le conseil du Prince ?

ARISTE.

Ce sont tous les honnêtes gens ;
Il les aime beaucoup.

ÉPIMÉNIDE.

Fort bien.

ARISTE.

Chaque province.
150 Envoya les siens à la Cour.
Tout ne put pas d'abord s'arranger dans un jour.
Quelques gens ont joué de vilains personnages ;
Mais il faut en chasser jusques au souvenir ;
Ce n'est point quand le ciel commence à s'éclaircir,
155 Qu'il faut rappeler les orages ;
Maintenant tout va bien, et nous devenons sages ;
Le Peuple vraiment libre, en chérissant ses Rois,
Obéit au Monarque, et le Monarque aux Lois.

ÉPIMÉNIDE.

Légitime puissance ! Ô grandeur véritable !
160 Que j'aurai du plaisir à vivre dans Paris
Parmi ce peuple respectable,
Qui n'était que le plus aimable,
Lorsqu'il était le plus soumis !
Cependant pour mener une vie agréable,
165 Il y faut de l'argent, ainsi qu'au temps jadis.

ARISTE.

Un peu plus.

ÉPIMÉNIDE.

Vous m'avez promis
De voir les descendants d'un honnête notaire,
Qui fut longtemps de mes amis ;
Chez lui, de mon vivant, autrefois j'ai remis
170 Un peu d'argent qui m'est aujourd'hui nécessaire ;
En mourant il l'aura j'espère,
Laissé pour me le rendre en la main de ses fils,
Au sujet d'une ancienne affaire,
Je voudrais voir un procureur,
175 Et je demande qu'un tailleur,
Me fasse un habit plus commode,
Car je vois que le mien n'est pas fort à la mode.

ARISTE.

Je saurai remplir tous vos vœux.

SCÈNE IV.

ÉPIMÉNIDE, seul.

Me voici donc encore une fois de ce monde ;
180 Ma destinée est sans seconde,
Et je n'en suis pas plus heureux.
Je fais des amis sur la terre,
Et je deviens même amoureux ;
Lorsque pour moi la vie est déjà douce et chère,
185 Je m'assoupis ; pendant cent ans
Au sommeil mon corps s'abandonne ;
Quand je m'éveille après ce temps,
Hélas ! Maîtresse, amis, sont morts depuis longtemps,
Et je ne reconnais personne :
190 Mais je ne regrette rien tant
Que cet objet jeune et charmant,
À qui le noeud de l'hymen allait unir ma vie...
Elle n'est plus sans doute, ou par l'âge enlaidie.....

SCÈNE V.

Épiménide, Joséphine, D'Harcourt.

JOSÉPHINE à d'Harcourt dans l'éloignement.

Non, laissez-moi, Monsieur, je veux le voir de près.

D'Harcourt reste dans une allée de manière à être vu des spectateurs.

ÉPIMÉNIDE apercevant Joséphine.

195 C'est son geste, son port, ses traits ;
Oui, c'est elle, c'est Amélie !

À Joséphine.

Le temps qui flétrit tout, respecta vos attraits,
Vos yeux sont aussi vifs, votre teint aussi frais ;
Vous êtes jeune encor.

JOSÉPHINE.

200 La fleurette est jolie :
Vous êtes étonné de me voir sans horreur,
Et vous me savez gré de ne pas faire peur.

ÉPIMÉNIDE.

Non point ; mais en suivant l'ordre des destinées,
Je l'avouerai tout haut, je ne m'attendais pas
À vous retrouver tant d'appas.
205 Vous comptiez près de vingt années,
Alors que dans Paris je vous rendis des soins ;
Or, j'ai dormi cent ans, car je ne dors pas moins ;
Et quand je vous revois, je vous trouve embellie ;
Si la surprise alors s'empare de mes sens,
210 C'est qu'il n'est pas commun, quand on a cent vingt ans,
D'être si fraîche et si jolie...
Vous ne répondez point : eh ! Quel accueil, ô Dieux !
Infidèle ! elle rit et détourne les yeux.

JOSÉPHINE.

215 Infidèle est fort bon ; je le fuis donc d'avance :
Nous n'avons pas, Monsieur, fait encore connaissance.

ÉPIMÉNIDE.

J'allais vous épouser quand le sommeil me prit.

JOSÉPHINE.

Jamais à mes côtés amant ne s'endormit.

ÉPIMÉNIDE.

C'était l'an mil six cent....

JOSÉPHINE.

Non pas, ne vous déplaie,
Je n'ai pas cent vingt ans, je n'en compte que seize.

ÉPIMÉNIDE.

220 Amélie !

JOSÉPHINE.

Ah ! Ce nom doit être respecté,
Car par ma bisaïeule, on dit qu'il fut porté.
Et des gens de ma connaissance,
Ont dans leurs accès de gaieté,
Entre elle et moi trouvé beaucoup de ressemblance.

ÉPIMÉNIDE.

225 Je commence à tout concevoir.

JOSÉPHINE, à d'Harcourt.

Venez, nous n'avons plus besoin de votre absence.
J'ai su ce que je veux savoir,
Et je vous aime avec constance
En dépit de tous vos défauts.

SCÈNE VI.

**Les mêmes. Gorgi, un crayon à la main,
écrivait sur des tablettes.**

GORGI, à part.

230 Achéons maintenant la feuille de Bruxelles.
Combien nous faudra-t-il tuer d'Impériaux ?
Deux ou trois mille ? Bagatelles !
Il me faut surpasser tous les autres journaux
Par de plus sanglantes nouvelles.....
235 Vingt mille hommes tués dans le dernier combat...

Il heurte Épiménide.

Je ne vous voyais point ; pardon, je me retire.

ÉPIMÉNIDE.

Pourquoi vous déranger ? Continuez d'écrire.

GORGI.

Il le faut bien, c'est mon état...,
Si ces Messieurs voulaient souscrire ?

ÉPIMÉNIDE.

240 Volontiers, mais auparavant,
Monsieur, pour quel ouvrage ? il faut nous en instruire.

GORGI.

C'est pour un journal excellent,
Qui le matin, dès qu'on s'éveille,
Apprend dans tout Paris, ce qui dans le Brabant.
245 S'est à coup sûr, passé la veille.

D'HARCOURT.

Moi je ne puis pas concevoir,
Comment de Gand ou de Bruxelles,
Vous pouvez le matin nous donner des nouvelles,
Tandis que le Courrier n'arrive que le soir.

GORGI.

250 Je n'attends pas les faits, Monsieur, je les devine ;
Les Courriers sont d'une lenteur,
Et ce qu'on apprend d'eux après tant de longueur.
Ne vaut pas ce qu'on imagine.

ÉPIMÉNIDE.

Mais tromper le Public ;

GORGI.

255 Il ne veut qu'être ému, c'est à quoi je m'applique ;
Le Public est si bon !
Je ne vois que complots et conjuration ;
Je mets partout du fer, des mines, du canon ;
Ah ! Messieurs ; sans l'invention,
Que deviendrait la politique !

d'Harcourt donnant de l'argent.

260 Je souscris donc pour un roman.

GORGI, continuant d'écrire.

L'Archevêque a perdu sa cuirasse et ses bottes,
Et l'on égorgea près de Gand
Que quatre vingt-deux Patriotes.

SCÈNE VII.

Épiménide, Joséphine, D'Harcourt.

ÉPIMÉNIDE.

Vous souffrez des écrits pleins de rapports si faux !

D'HARCOURT.

265 On rit de leurs Auteurs, même de leurs outrages.
Ils n'en imposent qu'à des sots.

ÉPIMÉNIDE.

Et l'on n'empêche point tous ces mauvais ouvrages ?

D'HARCOURT.

Pas plus que les mauvais propos.

ÉPIMÉNIDE.

270 On fut moins doux jadis : pour la moindre vétille,
On allait quelque temps rêver à la Bastille.

D'HARCOURT.

On n'y peut plus rêver, la Bastille n'est plus.

ÉPIMÉNIDE.

Que dites-vous, Monsieur !

D'HARCOURT.

Ses murs sont abattus.

ÉPIMÉNIDE.

275 Comment ! Cette puissante et vaste Forteresse,
Qui semblait à Paris devoir donner de lois.
Contre qui de Condé, le courage et l'adresse
Ont échoué pendant trois mois ?

JOSÉPHINE

On est devenu plus habile :
Il n'a, de notre temps, fallu qu'une heure ou deux.

D'HARCOURT.

280 Quelques Citoyens généreux.
En ont débarrassé la ville,
Et détruit ces murs trop fameux,
Qui servaient des tyrans la fureur vengeresse,
Les soupçons d'un ministre ou ceux d'une maîtresse ;
285 J'ai vu s'ouvrir au jour, pour la première fois,
Ces Cachots ténébreux, creusés pour les coupables,
Qui, de tant d'innocents, ont entendu les voix.
Et j'ai vu ces tours formidables

Expier en tombant tous les crimes des Rois

ÉPIMÉNIDE.

Ce que vous contez-là me paraît à merveille.
290 Jamais un fait plus désiré.
Ne pouvait flatter mon oreille,
Et je vous en sais très bon gré.
Malgré les agréments dont ce Paris fourmille,
Souvent on y courait gros jeu,
295 Il n'est pas de plaisirs que ne gâtât un peu
La crainte de coucher le soir à la Bastille.

SCÈNE VIII.

Les mêmes. Mme. Brochure.

Mme BROCHURE.

Qui veut un ouvrage nouveau ?
À deux sous, Messieurs, c'est du beau,
Vous pourrez en faire un cadeau.

D'HARCOURT.

300 Nous.

Mme BROCHURE.

À Mademoiselle ; elle aime la lecture.

JOSÉPHINE.

Eh ! Mais, c'est madame Brochure.
Avez-vous beaucoup de chansons ?

Mme BROCHURE.

Chansons ! Je n'en vends plus, je cède aux circonstances.
Autres temps, autres moeurs, je vends des motions,
305 Des arrêtés et des séances.

JOSÉPHINE.

Quoi ! Pas même un air des bouffons ?

Mme BROCHURE chante.

J'ai longtemps vendu des chansons
Et de galantes aventures ;
J'ai vendu des contes fripons,
310 Avec d'excellentes gravures.
Quand de jeunes gens un essaim
Vient près de moi pour faire emplette,
Moi, je leur souris à dessein,
Pour que tout le monde en achète.
315 Enfin, un plus noble travail
Maintenant me réhabilite ;
C'est l'esprit des Lois en détail,
Qu'à très bon marché je débite.
Riches, pauvres, accourez tous,

320 Venez près de moi faire emplette :
Ah ! La sagesse est à deux sous,
Pour que tout le monde en achète.
Lorsqu'ils avaient beaucoup d'argent,
J'aimais fort les aristocrates ;
325 Mais, citoyenne maintenant,
J'aime beaucoup les démocrates,
Messieurs, je vends de bons écrits ;
Venez près de moi faire emplette :
Ah ! J'en ai de tous les partis,
330 Pour que tout le monde en achète.

ÉPIMÉNIDE.

Ah ! Madame, est libraire.

Mme BROCHURE.

À peu près.

ÉPIMÉNIDE.

Quel bonheur !

Je vais donc retrouver en France,
Tous les divins écrits dont j'ai chéri l'auteur ;
335 Molière, par exemple.

Mme BROCHURE.

Oh ! Sa vogue est finie.

ÉPIMÉNIDE.

De ses vers excellents on s'occupe toujours ?
Quelquefois à la Comédie,
Encor sont-ce les mauvais jours.

ÉPIMÉNIDE.

Et ce maître de l'art ce sublime génie,
340 Corneille....

Mme BROCHURE.

Ah ! Monsieur, quel travers !

ÉPIMÉNIDE.

Racine....

Mme BROCHURE.

On ne lit plus de vers.

ÉPIMÉNIDE.

Quoi !....

D'HARCOURT.

Chaque siècle a sa manie.
Dix ans on raffola de l'Encyclopédie.

JOSÉPHINE.

Pour la chimie encore on eut beaucoup d'amour.

D'HARCOURT.

345 Chaque art, tour-à-tour eut la pomme.

JOSÉPHINE.

Et l'on vit paraître à la Cour
Plus d'un économiste, et pas un économe.

D'HARCOURT.

Restait la politique ; aujourd'hui c'est son tour.

Mme BROCHURE.

350 Chacun règle l'État ; et même la coquette
A fait des droits de l'homme un livre de toilette.

D'HARCOURT.

Un honnête Marchand endoctrine les Rois.
Un clerc d'huissier-priiseur veut réformer les lois.

JOSÉPHINE.

Un chansonnier l'Église, un danseur la marine.

Mme BROCHURE

355 Mon boulanger plus sage écrit sur la farine.
Tout cela fait pitié ; mais on le vend enfin.

SCÈNE IX.

Les mêmes, Gorgi, Rature.

Mme BROCHURE.

Comment vont, cher Gorgi, les feuilles du matin !

GORGI continuant d'écrire.

L'aristocrate en vain retarde sa défaite.

À Me. Brochure.

Encore quelques complots, et ma fortune est faite.

Mme BROCHURE, montrant Rature.

Quel est donc ce Monsieur, qui paraît si chagrin ?

GORGI.

360 Mon enfant, c'est monsieur Rature,
Dont tous les écrivains redoutaient la censure.

Mme BROCHURE.

Qu'il a l'air de mauvaise humeur !

GORGI.

Il s'était fait de nuire une profonde étude :
Il ne fait plus de mal, mais il fait encore peur,
365 Et de fuir les Censeurs j'ai gagné l'habitude.

Madame Brochure sort avec Gorgi.

SCÈNE X.

Rature, Épiménide, D'Harcourt.

RATURE.

Cet Auteur est bien insolent.
Mais aujourd'hui rien ne m'étonne ;
Et que respecte-t-on dans le siècle présent ?
On abolit effrontément Une charge de la couronne :
370 On m'ôte mon empire.

ÉPIMÉNIDE.

Oh le trait déloyal !
Qu'étiez-vous donc, Monsieur ?

RATURE.

J'étais Censeur royal.
J'ai censuré Jean-Jacques et Voltaire et Rainal ;
J'ai rempli mes devoirs avec bien du scrupule.
Les plus grands écrivains tremblait à mon aspect ;
375 J'ai souvent raturé jusques à la virgule ;
Lorsque l'auteur était suspect.
J'opprimai les talents soumis à ma férule,
Et je ne fis jamais fléchir l'autorité ;
Quand souvent un Auteur rebelle.
380 Me forçait d'admirer l'article rejeté,
Je raturais encore pour mieux prouver mon zèle ;
Et le nom de Rature enfin m'en est resté.

ÉPIMÉNIDE.

On a, je le vois bien, supprimé la censure.

RATURE.

C'est une fâcheuse aventure.

D'HARCOURT.

385 Oh, oui, pour les censeurs.

RATURE.

Mais bientôt on verra
Tous les maux que ceci va causer à la France.

ÉPIMÉNIDE.

Eh bien ! Que croyez-vous qu'il en arrivera ?

RATURE.

Chacun écrira ce qu'il pense.

D'HARCOURT.

Le grand mal.

RATURE.

Si, du moins dans cette occasion,
390 On nous avait laissé la moindre pension,
J'aurais pu, je le sens, garder moins de rancune ;
Mais, las ! Nous renvoyer sans pension aucune.

D'HARCOURT.

Ah voilà le grand tort ; mais quoi ! vous pourriez bien
Composer au moins quelque ouvrage.

RATURE.

395 Je raturais avec courage ;
Mais, moi, je n'imagine rien.

D'HARCOURT.

Cependant les censeurs ont compté sur leur liste,
Le sage Dalembert, l'auteur de Rhadamiste,
Même il en est encor que l'on pourrait citer

RATURE.

400 Ce Dalembert, Monsieur ? Bon, c'était un faux-frère.
Il sut, dans tous les temps, suspect au ministère ;
Sur lui l'on ne pouvait compter :
Il aurait respecté la prose de Voltaire :
Il aimait trop les arts : il allait tout gêner.

D'HARCOURT.

405 Mais vous ?

RATURE.

Moi, je n'ai pas ce reproche à me faire ;
Cependant je perds tout.

D'HARCOURT.

Espérez.

RATURE.

Que j'espère ?

D'HARCOURT.

D'affaire, croyez-moi, vous pouvez vous tirer.

RATURE.

Mon embarras, Monsieur, ne saurait se décrire.

D'HARCOURT.

Mais, secrétaire un jour....

RATURE.

Je ne fais pas écrire.

ÉPIMÉNIDE.

410 Eh ! Que savez-vous donc ?

RATURE.

Je savais censurer.

Il sort.

SCÈNE XI.

D'Harcourt, Joséphine, Épiménide.

ÉPIMÉNIDE.

Non, je ne doute plus du destin de la France ;
Voilà de son bonheur la plus ferme assurance ;
Elle est libre : à mes yeux le plus grands des bienfaits,
Est, d'avoir aboli la censure, exercée
415 Pour entourer les Rois d'infortunés muets :
Les tyrans n'ont d'abord enchaîné la pensée
Que pour enchaîner les sujets.

JOSÉPHINE.

Mais sa réflexions me paraît fort sensée.

SCÈNE XII.

Les mêmes, **ARISTE**.

ARISTE à Epiménide.

Vos gens vont arriver.

ÉPIMÉNIDE.

Vous prenez trop de soin.

420 Vous allez voir tous ceux dont vous avez besoin ;
Mais quand j'ai dit qu'Épiménide
Sort de ce long sommeil qui ressemble au trépas,
On rit, on me regarde, et l'on ne me croit pas.
Ils veulent tous vous voir, ils m'ont choisi pour guide,
425 Et vont vous tomber sur les bras....
Justement, c'est Monsieur Fatras.

SCÈNE XIII.

Les mêmes, **FATRAS**.

FATRAS, à Epiménide.

C'est donc vous qui venez, Monsieur, de l'autre monde,
Il est dans celui-ci beaucoup de changements,
Votre raison, sans doute, et les hait et les fronde ;
430 Car vous me paraissez être homme de bon sens.

ÉPIMÉNIDE.

J'aime tout changement utile,
Je hais ceux qui ne le sont point.

FATRAS.

Vous allez détester ceux qu'ont fait dans la Ville :
Nous serons d'accord en tout point ;
435 Parlons d'abord de la Justice,
C'est un métier que je connais.
J'ai vécu quarante ans de rapports et d'épice :
Les dossiers m'on cent fois vu plier sous le faix,
Et j'usai sur mon dos dix robes de Palais ;
440 Mais la justice criminelle
Pour moi, dans tous les temps, eut surtout des attraits ;
C'est là, Monsieur, que j'excellais ;
Et l'on veut que j'adopte une forme nouvelle,
Pour rendre mes nouveaux arrêts !
445 Ils ne respectent rien de nos anciens décrets ;
Ils ont abolit tout, tout jusqu'à la torture.
Dans la nouvelle procédure,
Avant de les punir, on prouve les forfaits ;
Et jusques au moment où le crime est notoire,
450 Le jugement est suspendu.
Ah ! Si l'on veut tous les en croire,
Aucun d'eux ne sera pendu.

ÉPIMÉNIDE.

Mais cela me paraît sort sage.

FATRAS.

Voilà ce qu'ils me disent tous.

ARISTE.

455 Pourquoi donc vous mettre en courroux ?

D'HARCOURT.

Je suis pour la raison.

FATRAS.

Moi pour l'ancien usage,
Je ne le vois que trop, les premiers inventeurs
De ces réformes exécrables,
Sont ces Auteurs abominables,
460 Des superstitions, infâmes délateurs.
Nous avons donc en vain poursuivi leur mémoire ;
Fait brûler leurs écrits par la main du bourreau,
Nos persécutions ajoutent à leur gloire :
Nous voyons Voltaire et Rousseau,
465 Régir l'opinion du fond de leur tombeau ;
Je veux, pour nous venger, faire un réquisitoire.

ARISTE.

Et contre qui, Monsieur ?

FATRAS.

Contre la Nation
Et je veux y mêler de vives apostrophes,
Contre un Roi qui fut assez bon,
470 Pour accorder sa sanction
À des Décrets de Philosophes.

Il sort.

SCÈNE XIV.

**Joséphine, D'Harcourt, Crisante, Nicolas,
Épiménide.**

JOSÉPHINE, à d'Harcourt.

L'humeur de ce Robin est fort divertissante.

D'HARCOURT, à Joséphine.

Quoi ! Vous riez de son courroux ?

ÉPIMÉNIDE.

Mais quel est ce Monsieur qui s'avance vers nous ?

ARISTE.

475 C'est un vieil Officier qui se nomme Crisante.

D'HARCOURT.

Il s'agite, il grimace.

JOSÉPHINE.

Et n'a pas l'air fort doux.

ARISTE, continuant à Epiménide.

Gentilhomme Breton, fort de ma connaissance,

JOSÉPHINE.

J'aime beaucoup sa fille Hortense.

À Nicolas.

Ah ! bonjour, Nicolas.

CRISANTE, à Ariste.

C'est un de mes vassaux.

NICOLAS.

480 Mais ce Paris est admirable.

CRISANTE.

Que viens-tu faire ici ?

NICOLAS.

J'ai fini les travaux ;
J'ai travaillé l'été, j'ai tant chassé l'automne,
Et je viens dans Paris prendre un peu de repos :
Que Monseigneur me le pardonne !

CRISANTE.

485 L'insolent ! Dans Paris as-tu quelque procès ?

NICOLAS.

Nous en avons un grand dont je désespérais.
Pour tous les Paysans de France ;
Mais nous l'avons gagné : moi, par reconnaissance,
J'accours dans Paris tout exprès,
490 Pour voir tous les Auteurs de ces sages décrets,
Qui nous ont fait rentrer dans nos droits légitimes,
Ont détruit les abus, ont soulagé les maux,
Ont enfin aboli les dîmes ;
Car je ne parle pas des droits Seigneuriaux.

CRISANTE.

495 Peut-on pousser plus loin l'audace et l'insolence ?
Il me parle avec assurance.
À l'entendre, on croirait que nous sommes égaux.

NICOLAS.

Cela pourrait bien être.

CRISANTE.

Autrefois dans la France,
La présence d'un Duc faisait taire un Marquis.
500 Devant l'homme à la Cour admis,
Un Gentilhomme de Province
N'aurait osé rester assis.
Un Bourgeois respectait le noble le plus mince,
Les plus grands imposaient toujours aux plus petits,
505 Et c'était un ordre admirable ;
Mais aujourd'hui dans ce Paris,
C'est un despotisme effroyable,
Tout le monde y dit son avis.

NICOLAS.

Il faut bien vous y faire, ou je me donne au diable ;
510 Nous étions bêtes autrefois,
Lorsque nous ne savions pas lire,
Les plus forts avaient fait les lois ;
Il fallait nous laisser conduire,
Hélas ! Dieu sait comment ; mais tout change aujourd'hui,
515 Nous savons respecter un brave gentilhomme ;
Quand il se bat pour nous, nous travaillons pour lui ;
Mais nous ne voulons point qu'un faquin nous assomme ;
Nous avons lu les droits de l'homme.

CRISANTE.

Je ne m'attendais point à ce dernier trait-là,
520 On peut faire à présent tout ce que l'on voudra :
Je vois loin de ces lieux chercher un coin de terre,
Où d'un peu d'esclavage on ait gardé le goût ;

Et me jeter dans la rivière
Si l'on devient libre partout.

Il sort.

SCÈNE XV.

Les mêmes, excepté Crisante.

ÉPIMÉNIDE.

525 Le siècle où vous vivez sera beau pour l'histoire,
Et le Français enfin connaissant tous ses droits,
Après avoir tout fait pour la grandeur des Rois,
Travaille pour sa propre gloire.

SCÈNE XVI.

Les mêmes, un Abbé.

**L'ABBÉ, chantant sur l'air de « J'ai perdu mon
Euridice. »**

530 J'ai perdu mes bénéfiques,
Rien n'égale ma douleur....

ÉPIMÉNIDE.

Un. Puisqu'elle s'exprime en chantant
Deux. Sa douleur n'est pas bien amère.

L'ABBÉ à part.

Avoir rendu de mon vivant,
La Nation mon héritière.

ÉPIMÉNIDE.

535 Quoi donc !

L'ABBÉ.

Ces députés, ces conseils d'un bon Roi,
Ces hommes qu'on chérir, on ne sait pas pourquoi,
Et qui n'ont jamais fait le bien que par surprise,
Pour enrichir l'État nous prennent notre argent,
Ils vont nous obliger à vivre, en enrageant,
540 Selon les Canons de l'Église.

JOSÉPHINE.

Mais c'est tout-à-fait déplacé.

L'ABBÉ.

Leur politique est détestable,
Ce n'est pas contre moi que le piège est dressé ;
Je puis mener encore une vie agréable,
545 Avec le peu qu'on m'a laissé.

ARISTE.

Et quel chagrin donc vous tourmente ?

L'ABBÉ.

Ah ! Si je souffrais seul, j'y verrais moins de mal :
Mais à d'autres qu'à moi, mon malheur est fatal.
Tous ceux que soutenait ma vertu bienfaisante,
550 S'en vont mourir à l'hôpital ;
J'ai soulagé longtemps les beautés indigentes.
Quand j'avais des biens superflus,
Je donnais pas mois mille écus,
Pour aider mes pauvres parentes.

D'HARCOURT.

555 Vos parentes, Monsieur ! Pourquoi pas vos parents ?

L'ABBÉ.

Je n'ai point de parents, je n'ai que des cousines,
Ce sont d'aimables Orphelines.

JOSÉPHINE.

Mais quel âge à-peu-près ?

L'ABBÉ.

La plus vieille a vingt ans :
560 Vous voyez de quels sacrifices,
Envers tous mes parents, je m'étais fait la loi,
Et que ce n'était pas pour moi,
Que j'employais l'argent de mes six bénéfices.

ARISTE.

565 Oui, puisque vous rendiez de si nobles services,
Vous auriez dû sans doute être plus ménagé.

L'ABBÉ.

On nous enlève tout.

ÉPIMÉNIDE.

Que j'en suis affligé.

D'HARCOURT.

Que je plains ce pauvre Clergé ?

JOSÉPHINE.

Que je plains ces pauvres cousines !
Mais on vous laisse au moins et vêtres et matines.

L'ABBÉ.

570 Le trait sans doute est des plus noirs ;
Nous prendre notre argent, nous laisser nos devoirs.

D'HARCOURT.

Quand tout état subit une métamorphose.
Il fallait bien chez vous réformer quelque chose.

L'ABBÉ.

575 Il fallait s'y prendre autrement.
C'est précisément le contraire.

JOSÉPHINE.

Comment ? Et que fallait-il faire ?

L'ABBÉ.

Nous ôter nos devoirs, nous laisser notre argent.

Il sort.

SCÈNE XVII.

Cabriole; les mêmes, excepté l'Abbé.

CABRIOLE.

N'est-ce pas vous, Monsieur, qu'on nomme Epiménide ?

ÉPIMÉNIDE.

Oui !

CABRIOLE.

Monsieur, le respect et m'attire et me guide.

ÉPIMÉNIDE.

580 Monsieur, vous êtes obligeant.

CABRIOLE.

Vous avez vu Louis-le-Grand.

ÉPIMÉNIDE.

Oui, Monsieur.

CABRIOLE.

Ah ! Monsieur, le règne magnifique.

ÉPIMÉNIDE.

Il avait de la majesté.

CABRIOLE.

585 Comme il aimait les Arts, la Danse et la Musique ;
Versailles de concerts toujours retentissait.

ÉPIMÉNIDE.

Beaucoup de gens blâment sa politique.

CABRIOLE.

Combien j'aurais alors brillé dans un ballet ?

ÉPIMÉNIDE.

J'aime mieux le nouveau système.
Sa Cour.....

CABRIOLE.

Ah ! Quelle Cour ! Tout le monde y dansait.
590 Les Ducs, les Maréchaux, et jusqu'au Roi lui même ;
Mais maintenant, hélas ! Ô regrets superflus !
Tout dégénère en France, et l'on ne danse plus.
Les États-Généraux nous ont coupé la gorge,
On écrit, on écrit, de livres on regorge,
595 On est publiciste ou Soldat ;
Quelques hommes de Cour, dans leur adolescence,
Sont déjà des hommes d'État.
Que de gens perdus pour la danse !
Non je ne fais plus rien depuis six mois entiers ;
600 Tous mes amis, hélas ! Ont fui chez les Sarmates ;
C'est parmi les Aristocrates
Qu'étaient mes meilleurs écoliers.

ARISTE.

Vous pourrez en trouver parmi la bourgeoisie.

CABRIOLE.

J'aimais mieux les former dans la classe choisie ;
605 Mais d'elle, je le vois, il saut me dégager,
Descendre un peu chez le vulgaire,
Suivre avec quelques Grands le parti populaire,
Avec Montmorency je veux bien déroger ;
Oui, je deviens bourgeois et change de méthode.
610 Près d'ici l'on prépare au*** bal,
Et je veux y donner une fête à la mode,
C'est un ballet national.

D'HARCOURT.

Il réussira je vous jure :
Les affaires vont prendre une bonne tournure,
615 Et l'on rappellera cette douce gaîté,
Et cette aimable urbanité,
Qui faisaient tant chérir la France,
Et dont plus d'une circonstance,
Depuis cinq à six mois nous ont un peu privé.

CABRIOLE, s'en allant en dansant.

620 Ainsi reflleurira le grand Art de la Danse.

D'HARCOURT.

Oui Monsieur.

CABRIOLE.

L'État est sauvé.

SCÈNE XVIII.

**Épiménide, Joséphine, Ariste, D'Harcourt,
Gorgi, Rature, Mme. Brochure, Cabriole,
Damon.**

ARISTE.

Ha ! C'est Damon le Démocrate.

D'HARCOURT.

C'est un Orateur excellent,
Qui jadis espion est Tribun maintenant.

DAMON, à l'Abbé, montrant Epiménide.

625 C'est donc lui ?

L'ABBÉ.

C'est lui-même.

DAMON.

À sa large cravate,
À sa démarche fière, à son air imposant,
À sa grosse perruque, on peut voir aisément
Que c'est là quelqu'aristocrate.

Mme BROCHURE.

Croyez-vous ?

DAMON.

Très certainement.

L'ABBÉ.

630 Gorgi ne pourra le défendre,
Car il n'a pas souscrit.

Mme BROCHURE.

Du moins on peut attendre.

L'ABBÉ.

Où est donc ce pauvre Gorgi ?
J'espérais le trouver ici.

635 Nous nous ressemblons fort ; sa marotte est la nôtre,
Et souvent nos amis nous ont pris l'un pour l'autre.

Les rôles de Gorgi et de l'abbé sont joués par le même Acteur.

DAMON.

Qui ? Vous que je croyais un si bon citoyen,
Qui dans notre District avez parlé si bien,
640 Vous présentez partout un homme qu'on soupçonne
De conspirer ?

ARISTE.

Qui, lui ? Votre idée est fort bonne ?
Il dort depuis un siècle, et s'éveille à présent.

JOSÉPHINE.

Ah ! L'on peut quelquefois conspirer en rêvant.

DAMON.

N'avez-vous pas vécu près de Louis-le-Grand ?

ÉPIMÉNIDE.

Sans doute.

DAMON.

Cette Cour n'était pas populaire ;
645 Et vous êtes peut-être un secret émissaire...

JOSÉPHINE.

Sorti de l'autre monde.

D'HARCOURT.

Oh ! L'on n'y croit plus guère.

ARISTE.

Eh quoi ! Vous réveillez ces soupçons éternels,
Qui, servant de prétexte à des hommes cruels,
Des lois retardent l'espérance,
650 Et voudraient consacrer ces forfaits solennels
Dont va longtemps rougir la France.

JOSÉPHINE.

Oh ! C'est trop odieux, on ne peut le nier.
Je suis fidèle Démocrate.
Mais j'abhorre le sang, et ne puis oublier
655 Que mon malheureux cordonnier
Manqua d'être pendu comme un aristocrate

D'HARCOURT.

N'écartons plus de nos remparts
Ceux qui faisaient fleurir le commerce et les arts :
C'est assez expier quelques moments d'ivresse ;

660 Et l'on devrait prendre le soin
De rappeler ici les arts et la richesse
Dont nous avons un grand besoin.

DAMON.

Eh pourquoi vous fâcher sans cesse ?
Je soupçonne, Monsieur ; je le dis, je le crois,
665 Et de la liberté ce sont bien là les droits.

ARISTE.

La liberté n'est pas le droit de faire outrage,
Et l'abus ne doit point en précéder l'usage.

DAMON.

Vous le prenez, Monsieur, sur un singulier ton ;
Et si l'on croit ici que vous osez faire ;
670 Que devient la délation
Nécessaire, en tout temps, au salut d'un Empire.

ÉPIMÉNIDE

Oui, l'on peut, au nom de la loi,
Pour suivre des complots la trame criminelle ;
Mais des gens de mauvaise foi
675 Ont trop souvent couvert leurs complots d'un faux zèle
Et vous souffrez pourtant ces abus odieux
Qu'on n'a jamais connu qu'en des siècles sinistres
Et qui servent les vœux des coupables ministres,
Ou des Tribuns ambitieux ?

D'HARCOURT.

680 Oui, depuis quelque temps, on veut en faire usage.

JOSÉPHINE.

On le veut, mais en vain, je gage ;
Les Français sont trop généreux.

DAMON.

Ce n'est pas moi du moins : j'accuse avec courage
Les Ministres, les grands qui nous faisaient outrage.
685 Il saut venger le Peuple.

ARISTE.

Il faut surtout l'aimer.
Il a brisé le joug de l'antique esclavage,
Au joug des bonnes lois il faut l'accoutumer,
Au lieu de l'aigrir, le calmer,
Et, Pour le rendre heureux, il faut le rendre sage.

ÉPIMÉNIDE.

690 Je suis de votre avis, Monsieur ; dans tous les temps
Le Peuple eut ses flatteurs, ainsi que les tyrans.
Dans plus d'une cité guerrière,
J'ai vu des Citoyens adroits,
Adorer par orgueil la faveur populaire,

695 Eux que l'on aurait vu vivant sous d'autres lois,
Pour monter aux grandeurs ramper aux pieds des Rois.
L'honnête homme toujours à son coeur s'abandonne,
Dit partout ce qu'il pense et ne flatte personne.

DAMON.

700 Mais si tout est en paix, si chacun est content,
Je ne serai plus important,
Et bientôt dans Paris je n'aurai plus d'affaires.

JOSÉPHINE.

Vous pourrez retourner dans les Cours étrangères.

Damon sort.

SCÈNE XIX.

Les acteurs précédents, excepté Damon.

ÉPIMÉNIDE.

Eh, quel homme, Messieurs !

ARISTE.

C'est un homme acheté,
Qui dans les troubles seuls a mis son espérance,
705 Et qui contre la liberté, S'efforce d'armer la licence.
On le connaît enfin, il n'est plus écouté.
Nous avons des tyrans abattu la puissance,
Des tribuns factieux arrêtons l'insolence :
De l'anarchie encor sachons nous préserver.
710 L'anarchie a souvent ramené l'esclavage ;
Et la seule sagesse a droit de conserver
Ce qu'a conquis notre courage.

SCÈNE XX et DERNIÈRE.
Épiménide, Joséphine, Ariste, D'Harcourt,
Nicolas, un Officier et deux Soldats de la
Garde Nationale.

ARISTE, à Epiménide.

Voilà tous ces Messieurs dont vous avez besoin.

UN TAILLEUR. (Soldat).

Monsieur, je suis tout prêt.....

ÉPIMÉNIDE.

Vous prenez trop de soin...

À Ariste.

715 Dites-moi quel dessein amène
Ces Soldats et cet Officier ?
Ne vous avais-je pas prié de m'envoyer
Un bon Tailleur ?....

LE TAILLEUR.

Est Fusilier.

ÉPIMÉNIDE.

720 Mon Procureur ?

LE PROCUREUR. (Soldat.)

Est Grenadier.

ÉPIMÉNIDE.

Et mon Notaire ?

LE NOTAIRE. (Soldat.)

Est Capitaine.

D'HARCOURT.

725 Nous sommes tous Guerriers, et le roi des Français.
Compte autant de Soldats qu'il compte de sujets ;
Demain chez lui je suis de Garde.

NICOLAS.

Pour lui nous irions tous au feu,
Et si je n'ai point l'habit bleu,
Je porte du moins la cocarde

ÉPIMÉNIDE.

730 Dans un moment je suis à vous.
Du beau nom des Français combien je suis jaloux !

ARISTE.

Demeurez à Paris.

ÉPIMÉNIDE.

C'est mon voeu le plus doux.

D'HARCOURT, à Epiménide.

Quand vous verrez Madame seule,
N'allez pas, soit dit entre nous,
La prendre pour sa bisaïeule.

Le Ballet commence.

VAUDEVILLE.

JOSÉPHINE.

735 Lorsqu'auprès de Joséphine,
Quelqu'un lui fera la cour,
N'allez plus faire la mine,
Et comptez sur mon amour ;
Fiez-vous à votre amie,
740 Ne la veillez pas de près ;
Bannissez la jalousie....
Ce mot-là n'est pas français.

D'HARCOURT.

C'est en vain que je m'efforce
De rassurer mon amour ;
745 Si l'on permet le divorce,
Vous pouvez changer un jour.

JOSÉPHINE.

Je n'en veux point faire usage ;
Mais, fidèle à mes attraits,
Gardez-vous d'être volage,
750 Ne soyez pas trop Français.

CABRIOLE.

J'aime la vertu guerrière
De nos braves Défenseurs ;
Mais d'un peuple sanguinaire,
Je déteste les fureurs.
755 À l'Europe redoutables,
Soyons libres à jamais ;
Mais soyons toujours aimables,
Et gardons l'esprit Français.

GORGI.

760 Du Gazetier de Bruxelles,
Mesdames dites du bien ;
S'il invente ses nouvelles,
Vous pouvez n'en croire rien
On peut plaire avec des Fables ;

765 Vous apprîtes à vos frais,
Que les trompeurs sont aimables :
Vos amants sont des Français.

Mme BROCHURE.

De la liberté nouvelle ;
Faisons fleurir les bienfaits ;
Nous avons vaincu par elle,
770 Mais vainqueurs donnons la paix ;
Des ennemis de la France,
Vengeons nous par des couplets.
Connaît-on d'autre vengeance,
Quand on a le coeur français ?

L'ABBÉ.

775 On dérange mes affaires,
Je prends le tout sans humeur ;
Quelques-uns de mes Confrères ;
N'ont pas la même douceur.
Qu'amour, fidèle à mes traces,
780 Me conserve ses bienfaits ;
Je chanterai mes disgrâces,
Pour garder l'esprit des Français.

ÉPIMÉNIDE.

Maître de ma destinée,
Roi des Hommes et des Dieux,
785 Si ma course est terminée,
Que je vive dans ces lieux.
S'il faut qu'encor je sommeille,
Exauce au moins mes souhaits,
Fais que toujours je m'éveille,
790 Au milieu des bons Français.

FIN

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].